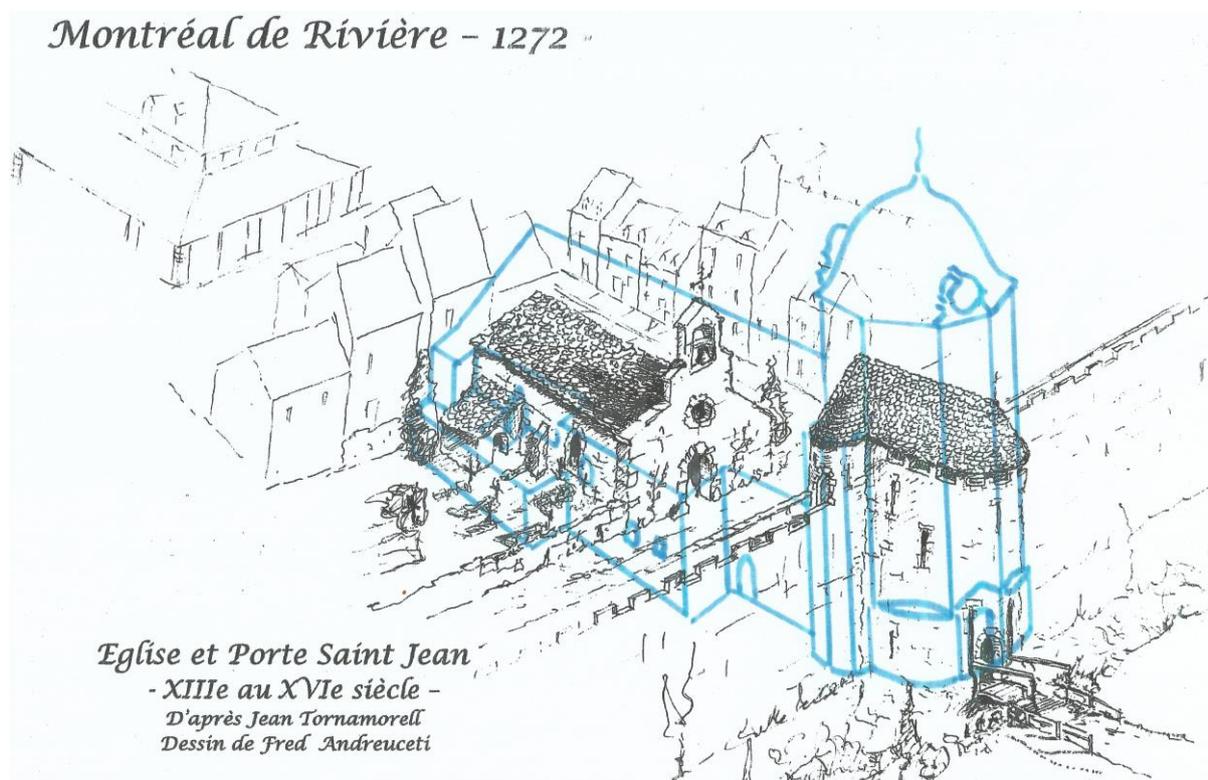


L'église Saint Jean-Baptiste au fil des siècles

A partir de 1272, la bastide de Mons Regalis de Riparia (Mont-Royal de Rivière dit Montréal-de-Rivière) est édifée avec en son sein, comme toujours à l'époque, l'indispensable église. Pour l'agglomération encore toute petite, l'église construite alors était large et basse. Les murs (partie inférieure du cœur actuel) étaient en pierre extraite sur la colline même : schiste débité en moellons rectangulaires irréguliers. La nef était courte (moitié de la longueur actuelle), le toit bas et à faible pente.

Cette petite église était, à l'époque, précédée d'une tour fortifiée avec meurtrières (base du clocher actuel) intégrée dans les remparts aujourd'hui disparus et qui surplombait une porte de la bastide : la porte Saint-Jean, avec pont levis et douves sèches.



Dessin : Fred Andreuceti

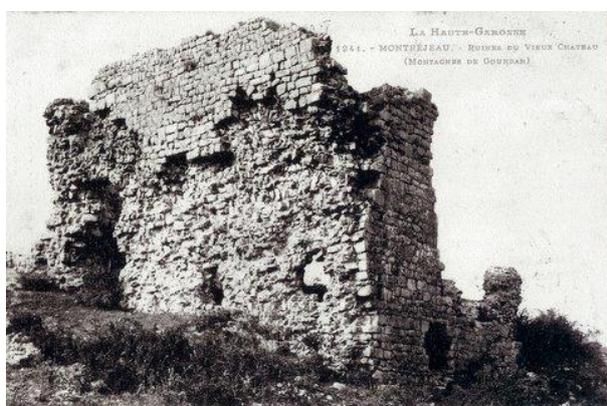
L'emplacement de l'édifice présente ainsi une particularité notable. En effet, la topographie du promontoire supportant la bastide met en évidence trois cotés à forte déclivité : l'est, le nord et le sud, tandis que la partie ouest est d'une totale planéité. Les murailles de la cité à cet endroit – et tout particulièrement la porte Saint-Jean – étaient donc les plus exposées aux tentatives de pénétration. L'église se trouvant là, au lieu le plus vulnérable, il est vraisemblable qu'à des degrés divers elle eut à supporter des dommages quasiment autant de fois que la bastide fût attaquée. Ainsi, une hypothèse logique, accréditée par quelques dates avérées, suggère que les agrandissements successifs de l'édifice furent très certainement effectués à l'occasion de certaines reconstructions.

Octobre 1355, les troupes Anglo-gasconnes du Prince Noir (Edouard Prince de Galles, fils d'Edouard III d'Angleterre) sèment terreur et désolation en Comminges et Languedoc (1). Mont-Royal subit d'importants dégâts (2). A l'appui de la thèse de cette présence, rappelons que la montagne du Bouchet située face à Montréjeau est mieux connue encore de nos jours sous l'appellation de « Montagne des Anglais ». Les ruines d'un château féodal (3) y étaient encore visibles il y a quelques décennies avant sa destruction dans les années 60 par l'exploitation de la carrière.

(1) Jean Favier, directeur général des Archives de France, dans son livre *La Guerre de Cent Ans* (p.188) ; Librairie Arthème Fayard.

(2) Mentionné dans la notice historique des *Us et Coutumes de la ville de Montréjeau du Baron Marc de Lassus* (p.39). « Un acte de janvier 1336 nous apprend, il est vrai, qu'on avait dû rebâtir deux tours et relever des parties de murailles, peut-être à la suite d'un siège ou d'une escalade ».

(3) Ruines du vieux château sur la montagne des Anglais - carte Labouche - photo Jean Tornamorell



Les réparations qui suivirent ont probablement induit l'un des premiers agrandissements : Aujourd'hui encore, on distingue les différents niveaux des toits primitifs dans le mur de part et d'autre du grand vitrail central. Le matériau employé est un galet roulé disposé en assises régulières. Des chapelles latérales sont sans doute dès cette époque ajoutées à l'église. La chapelle du nord reçoit une sépulture aménagée sous un « enfeu » que décore un encadrement sculpté, mais qui fût bouché par la suite.

Au XVème siècle, l'histoire régionale retient, au plus sombre de la période, l'an 1439, des actes de violence, des chevauchées armées sont telles qu'une compagnie d'archers prend garnison pendant plusieurs années dans la bastide. Qui redoutait-on alors ? Compagnies de Villandrando, mercenaire castillan incontrôlé, théoriquement à la solde de Charles VII contre les anglais et allié pour la

circonstance aux routiers du bâtard de Bourbon qui dévastent et pillent la région ? Ou sires voisins avec lesquels des démêlés perdurent au fil du siècle (Armagnac, Foix, Montespain...) ? Des bribes d'archives diverses laissent supposer des exactions des uns comme des autres (4).

(4) Jean Favier dans son livre La Guerre de Cent (p. 568) « Villandrando (et le bâtard de Bourbon) ... conclut un traité d'alliance avec Foix et Comminges qui régularise en droit les rapines du routier ; le comte de Comminges et son neveu de Foix rachètent les villes occupées en Comminges par les hommes de Villandrando ».

D'autre part, relevé dans la notice historique des Us et Coutumes de la ville de Montréjeau du Baron Marc de Lassus (p.44) : « Les XIVème et XVème siècles (...) état permanent d'irritation, actes de violence, chevauchées à main armée de la part des sires de Montespain (...) alternatives de victoires et de défaites... D'où une compagnie d'archers mis en garnison à Montréal-de-Rivière. » (Bib. Nat., titres scellés, registre 177)

L'église a-t-elle souffert ? Toujours est-il qu'aux environs de 1500 de gros travaux sont en cours.

Cependant, malgré ces troubles sporadiques, la ville bénéficie d'une période de prospérité qu'atteste la construction de la vieille halle (détruite par un incendie le 24 décembre 1944) ; de même que l'édification d'un 1^{er} pont en bois sur la Garonne, remplaçant un gué dangereux (1501).

Dans le même temps, la population de la ville augmente. De nombreuses habitations hors les murs forment de nouveaux quartiers qui, progressivement rendent caduque la vieille enceinte dont l'efficacité, d'ailleurs, serait dorénavant très relative face aux armes nouvelles (bouches à feu, canon...). La bastide des origines se fait exigüe.

Selon les nécessités, des ouvertures, ça et là, sont pratiquées et les douves comblées. Début XVI siècle, la porte Saint-Jean et sa tour deviennent obsolètes.

L'église, devenue elle aussi trop petite, est alors prolongée jusqu'à la tour. Les murs de cette nouvelle et grande nef sont couronnés par la très belle charpente de style anglo-normand que nous pouvons voir aujourd'hui. Charpente qui, au-delà de son rôle structurel de toiture, servait à l'époque de modeste support à une fausse voûte de plâtre décorée de motifs peints.



Photo Henri Christophe

On distingue, au-dessus du véhicule noir, une colonne de pierres de taille sur toute la hauteur du mur. Cette ligne marque la séparation de l'édifice original à gauche, avec à droite, l'agrandissement qui relie la première église avec la tour de défense devenue le clocher.

De 1520 à 1620 environ, ce nouvel édifice est clos à l'ouest par une sorte d'éphémère mur-clocher adossé aux structures de l'ancienne porte.

Cette église agrandie, reçoit la porte aux encadrements de pierres sculptées et enrichis de colonnades de marbre, qui actuellement fait communiquer la nef avec les fonds baptismaux, mais primitivement donnait sur l'extérieur.

Les chapelles prennent alors leur aspect actuel : au nord, celle proche de la sacristie reçoit une décoration peinte après ouverture d'une belle fenêtre. La deuxième chapelle au nord, avec sa voûte gothique à deux travées et son élégant pilier fût sans doute construit par une corporation de marchands de laine ou tisserands ou tailleurs, comme le montre le ciseau sculpté au sommet du pilier et l'inscription « La capera de pey de lania feita l'an 1517 ».



Les chapelles situées au sud mettent en évidence la discontinuité dans la construction de l'édifice. Les styles, comme le choix des matériaux qui vont de la chaude pierre d'Aulon finement assemblée à la mise en œuvre grossière de calcaire de Gourdan, laissent entrevoir les vicissitudes du moment.

Le 2 août 1569, Mont Royal se trouve sur le passage des Huguenots de Montgomery qui, venu d'Ariège se rendent en Béarn. La troupe est forte de 4000 arquebusiers et 500 cavaliers.

Après avoir essayé d'incendier l'église de Saint-Gaudens et brûlé celle de Villeneuve-de-Rivière, tout laisse supposer un saccage de celle de notre cité. En effet, face à une telle armée, les consuls avaient préféré tenter de limiter les violences en déclarant la ville ouverte. Ainsi, selon les habitudes de l'assaillant, dans le meilleur des cas, notre église servit d'écurie et de cantonnement.

Il faut savoir que dans le même contexte Saint-Bertrand fût pris et mis à sac, le cloître incendié. De même qu'en Bigorre on relève plus de 110 églises détruites, dont notamment l'abbaye d'Escaladieu.

La présence et les exactions des Huguenots dans la région sont attestées jusqu'en 1598, soit durant environ 30 ans (5).

(5) 2 août 1569 - Passage des Huguenots, relevé dans :

- La notice historique des Us et Coutumes de la ville de Montréjeau du Baron Marc de Lassus (p.52)
- Bordenave, *Histoire de Béarn et de Navarre*, Société de l'Histoire de France (p.139)
- Baudoin, *Montgoméry à St Gaudens*, Revue de Comminges, t.V (1893)
- J. Lestrade, *Les huguenots en Comminges*, Revue de Comminges, (1899 3eme trim. p. 193-194)

Des dégradations subies en cette période pourraient être à l'origine des ultimes modifications de l'église :

La tour de défense reconvertie en clocher est rehaussée d'un tiers environ et habillée du parement de pierre actuel les dates de deux étapes de la construction sont visibles de l'extérieur (coté rue Pelleport), 1618 et 1641.



1618



1641



Vue intérieure d'une meurtrière de l'ancienne tour de défense, en opposition avec l'aspect extérieur du clocher.

Photos : Henry Christophe

L'escalier médiéval en pierres qui mène au clocher est celui de la tour de défense primitive.

Diverses statues en bois enrichissent l'église : la Vierge au bouquet (contemporaine des statues de Saint-Bertrand de Comminges, début XVIème siècle, l'Ecce Homo, les bustes reliquaires, Saint Jean-Baptiste, Saint Barthélémy, Sainte Barbe, et Saint Bertrand.



Buste reliquaire de Saint Barthélemy second patron de la paroisse

Au 19ème siècle, après la Révolution, on porte à l'église les retables provenant de la chapelle démolie de l'ancien couvent des Augustins (avril 1802).

Près de la sacristie, se trouve le magnifique retable des Cinq Plaies de Jésus, classé monument historique. Au centre de l'ouvrage se trouve une Piéta d'une facture aussi remarquable que rarissime pour l'époque. Ce retable fût réalisé en 1730 par Marc Ferrère, originaire d'Asté, près de Bagnères-de-Bigorre.



Retable des Cinq plaies offert par la famille de Lassus

Les retables des chapelles du sud, semblent également provenir de l'église des Augustins car ils ont été rognés et remaniés pour entrer dans un cadre architectural qui n'était pas le leur.

Ensuite, sous prétexte d'unité de style, on mutile de précieux vestiges du passé : le portail sud est camouflé sous une cloison de briques, des autels néogothiques de marbre ou de pierres bariolées sont mis en place.

Les horloges et leurs encadrements monumentaux datent de 1889.

1957 – La fausse voûte de plâtre qui menace de s'effondrer est démolie et laisse apparaître la charpente que nous admirons aujourd'hui.

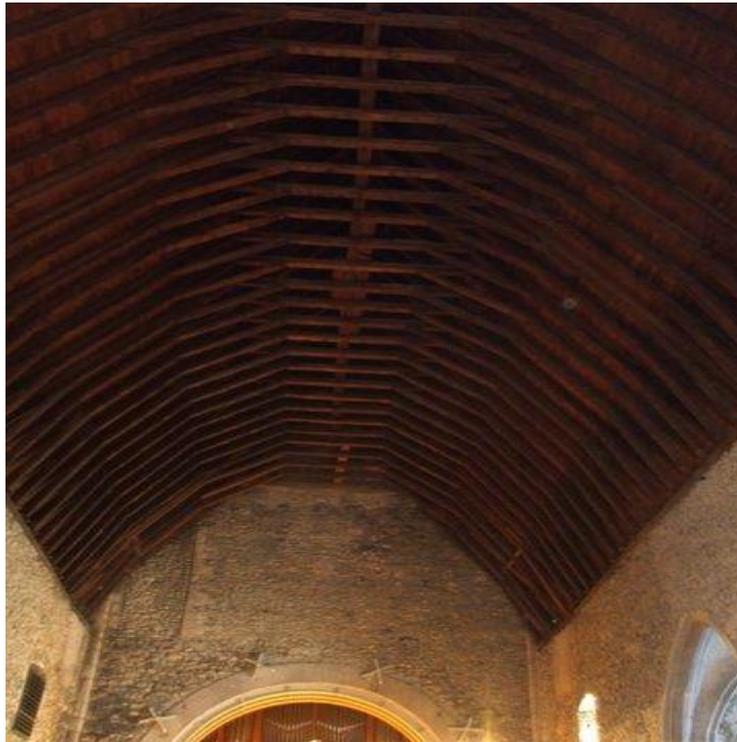


Photo Jean Tornamorell

1961-1963 – Réalisation de vitraux par Henri Guérin peintre verrier.



Photos Henry Christophe

1970 – La restauration de l'édifice se poursuit pour essayer de redonner à l'église son aspect antérieur.

2008 – Derniers gros travaux à ce jour : Mise en place d'un soutènement métallique pour consolider et solidariser l'arche en pierres de taille supportant le parement est du clocher et de l'arche en schiste de la tour d'origine à laquelle elle est accolée. L'ensemble menaçant de s'écrouler sous l'effet de la lente dislocation des soubassements constitués essentiellement de galets de rivière.



Ainsi, travaux après travaux, générations après générations, depuis bientôt 800 ans est pérennisée l'église Saint Jean-Baptiste, témoin majeur de notre cité.

Jean Tornamorell

Documentation : Baron de Lassus (1896), J. Estrade (1898), Abbé Lafargue (1970), Jean Favier (1998).